



Archives de sciences sociales des religions

144 | octobre-décembre 2008
Varia

Claude Langlois, *Lettres à ma mère bien-aimée, juin 1897. Lecture du Manuscrit C de Thérèse de Lisieux*
Paris, Éditions du Cerf, coll. « Sciences humaines et religions », 2007, 416 p.

Jacques Maître



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/19483>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 163-274

ISBN : 978-2-7132-2192-7

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Jacques Maître, « Claude Langlois, *Lettres à ma mère bien-aimée, juin 1897. Lecture du Manuscrit C de Thérèse de Lisieux* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 144 | octobre-décembre 2008, document 144-38, mis en ligne le 04 février 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/19483>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Claude Langlois, Lettres à ma mère bien-aimée, juin 1897. Lecture du Manuscrit C de Thérèse de Lisieux

Paris, Éditions du Cerf, coll. « Sciences humaines et religions », 2007, 416 p.

Jacques Maître

- 1 Thérèse de l'Enfant Jésus, née Thérèse Martin, meurt au Carmel de Lisieux le 30 septembre 1897. Dès l'année suivante, sous la férule de la Mère Agnès (Pauline Martin, sœur aînée de Thérèse), le Carmel publie un ouvrage qui regroupe en quatre cent soixante-dix-huit pages des écrits rédigés par Thérèse et des appendices divers. Les textes sont ventilés en onze chapitres, suivant l'ordre chronologique des étapes de l'existence de Thérèse. Le montage donne ainsi à l'ensemble la forme d'une autobiographie et il est intitulé *Histoire d'une âme*. Pour son lancement, le livre entre d'abord dans une catégorie de textes bien codifiée par l'institution : la circulaire nécrologique ; à ce titre, il est envoyé à tous les carmels, à des prélats, carmes et amis du carmel de Lisieux. Dès 1899, un « magnifique exemplaire » est remis au pape ; au début de l'année 1900, le cardinal Gotti, carme, haut dignitaire du Vatican, évoque déjà officiellement l'éventualité d'une canonisation. Parallèlement à cet arrosage du monde ecclésiastique et de ses cadres dirigeants, des versions à usage populaire se multiplient en français et en langues étrangères. On aboutit à une sorte de formule officielle qui sera la base du discours ecclésiastique glorifiant Thérèse bien avant qu'elle ne soit officiellement proclamée sainte. Les produits dérivés – notamment les images pieuses dédiées à Thérèse – protégeront aussi bien les combattants allemands que leurs adversaires dans les tranchées de la Grande Guerre.
- 2 Si nous ajoutons que les écrits originaux se trouvaient, à ce stade, significativement caviardés par Pauline, il est clair que tout travail sur le corpus thérésien exige au préalable une restitution des manuscrits authentiques. Celle-ci n'aura pu être menée à bien qu'après la mort de Pauline (1951), nommée prieure à vie par le pape. Un préalable

connexe est l'analyse des bricolages stratégiques du Carmel dans le montage des textes. Jusque-là, nous nous trouvions devant des désignations conventionnelles et des datations discutables, de sorte que nous restions pris dans des cadrages édifiants, donnant au corpus des documents une forme canonique durablement consacrée par l'usage. L'établissement d'une édition critique restant au plus près de la matérialité des manuscrits, commencée en 1971, est aujourd'hui chose faite ; les *obiter dicta* sont venus s'y ajouter dans le même esprit de rigueur. Les manuscrits ont désormais été désignés par des sigles (A, B et C) et les textes placés sous des intitulés qui restituent à chacun sa consistance propre, libérée de l'architecture artificielle qui avait structuré *l'Histoire d'une âme*.

- 3 Une fois constituée cette base documentaire, la voie est ouverte pour des interprétations consolidées, relevant de disciplines très diverses. J'y ai moi-même contribué selon une démarche que j'appelle « psychanalyse socio-historique ». Il restait pourtant à réaliser un travail préalable sur la nature même des textes thérésiens en s'émancipant des idées reçues sur leurs conditions de production.
- 4 L'œuvre de Claude Langlois opère à cet égard une véritable percée grâce à la rigueur de sa démarche historique. Maintenant que nous disposons depuis plusieurs décennies d'une édition critique des documents originaux conforme aux manuscrits, il restait à les lire d'une position située en amont des publications par le Carmel. Avec cette démarche, les études thérésiennes entrent dans une période nouvelle, un peu comme les études bibliques avec la théorie des « genres littéraires ». Nous ne pourrions désormais plus lire Thérèse comme avant les travaux de C. Langlois. Cela s'appelle une découverte, et elle porte désormais sur la totalité du corpus thérésien. L'auteur expose clairement sa problématique : « faut-il traiter comme un ensemble cohérent les trois manuscrits qu'on a pris l'habitude d'appeler *autobiographiques* [...] au seul fait qu'ils ont servi à constituer les onze premiers chapitres de *l'Histoire d'une âme* [...] Mes études sur les manuscrits B et C livrent leurs conclusions : le premier est un poème ; le deuxième [...], une série de lettres à Marie de Gonzague ; le troisième, le manuscrit A, est une véritable autobiographie spirituelle » (p. 13). Or, on ne peut pas approfondir la signification de tels textes sans en avoir établi les modalités d'écriture.
- 5 Cette avancée décisive s'est profilée dans la succession des livres publiés par C. Langlois dans un ordre détaché de la chronologie biographique et rattaché à la genèse des découvertes. L'œuvre se construit dans l'ordre suivant : *Les dernières paroles de Thérèse de Lisieux* (2000), *Le désir de sacerdoce chez Thérèse de Lisieux* (2002), *Le poème de septembre. Lecture du Manuscrit B de Thérèse de Lisieux* (2002) et le présent ouvrage, *Lettres à ma mère bien-aimée. Juin 1897. Lecture du Manuscrit C* (2007). Enfin, le cheminement se tient à l'écart des débats théologiques qui orientent la plupart des publications sur Thérèse. Ainsi, C. Langlois se situe par rapport à l'édition critique du manuscrit C, qui lui sert de référence : « L'érudition y est sûre, les difficultés du texte sont rarement contournées et judicieusement analysées. Les notes contiennent des hardiesses critiques masquées sous la modeste érudition. Elles sont souvent l'occasion d'indications philologiques suggestives. Il est seulement dommage que la lecture spirituelle se superpose parfois à l'analyse textuelle. Je cherche pour ma part à mettre en valeur la logique de l'écriture et à restituer le sens premier du texte, à signaler aussi au passage ses obscurités ou ses ambiguïtés » (p. 17, note 1).
- 6 Ayant travaillé pour ma part sur les textes et propos de Thérèse comme nous donnant à entendre quelque chose de ses pulsions inconscientes, je découvre en lisant les livres de

C. Langlois une démarche très différente et éclairante. Les divers niveaux de significations que nous pouvons attribuer au contenu des écrits thérésiens se trouvent éclairés si on commence par montrer que Thérèse livre ses confidences sous la forme poétique (*Le poème de septembre*), épistolaire (*Lettres à ma Mère bien-aimée*), autobiographique (le Manuscrit A est « une véritable autobiographie spirituelle »).

- 7 En 2002, C. Langlois avait renouvelé les travaux sur le « Manuscrit B », généralement présenté jusque-là comme une lettre datée du 8 septembre 1896 et adressée à Marie Martin, l'aînée de la fratrie ; on retenait qu'il expose la « petite doctrine » de Thérèse. Selon C. Langlois, « les commentateurs patentés ne veulent y voir que le passage obligé d'une doctrine nouvelle, toute d'enfance spirituelle et de confiance en la miséricorde divine ». C. Langlois y discerne « un lyrisme vibrant fort éloigné d'un quelconque didactisme ; un texte d'une vigueur poétique indéniable ». Or, Thérèse a, en quelque sorte, économisé le papier en balisant son texte avec une profusion de points de suspension et d'alinéas. C. Langlois y discerne la scansion d'un poème en vers libres, avec un prélude suivi de trois parties. Dès lors, l'étrangeté de la typographie prend tout son sens comme forme littéraire d'une expressivité poétique, appropriée pour donner à entendre la jouissance passionnelle d'une expérience mystique. Cette nouvelle lecture montre que nous ne sommes pas dans le genre épistolaire, mais qu'il s'agit d'un poème créé directement comme tel, puis recopié à l'intention de Marie Martin. Il ne faut pourtant pas y voir la volonté de produire une œuvre d'art, mais bien au contraire le déferlement spontané d'une confiance très intime – un dialogue amoureux entre Jésus et Thérèse – dans le seul texte de Thérèse qui n'a pas été rédigé sur commande (si nous mettons à part quelques prières). C. Langlois se trouve dès lors en mesure d'éclairer les significations du texte par rapport aux conditions de son écriture. Pour cela, il met sous nos yeux une version soigneusement établie en fonction du manuscrit et imprimée selon la typographie usuelle des poèmes. Dès lors, une nouvelle lecture minutieuse devient possible au plus près de ce que Thérèse a exprimé.
- 8 De même, avec le nouveau livre de C. Langlois, on dispose d'une référence solide pour une interprétation si on a repéré que le Manuscrit C appartient au genre épistolaire, daté exactement chaque lettre, identifié la destinataire, mesuré la teneur affective d'un terme d'adresse, précisé les circonstances particulières dans lesquelles apparaît un énoncé, et ainsi de suite. La fécondité d'une telle approche est impressionnante. Elle fonde la démarche de C. Langlois dans sa lecture du Manuscrit C, dernière œuvre substantielle de Thérèse. Le projet global de celle-ci était d'obéir à sa prieure en approfondissant le vécu de son expérience mystique. Mais la démarche opératoire est bien épistolaire : « Le manuscrit C a été composé comme un recueil de vingt-sept lettres, écrites jour après jour, durant tout le mois de juin, à Mère Marie de Gonzague. [...] J'esquisserai [...] les commentaires rendus possibles par la mise en évidence du mode d'écriture de Thérèse ». (p. 15)
- 9 Prenons comme exemple le thème qui avait le plus déconcerté l'entourage de Thérèse lors des premières éditions des textes de celle-ci : son « épreuve contre la foi ». La diversité des interprétations correspond dans une large mesure à des controverses théologiques. Avec C. Langlois, le propos est d'une tout autre nature : Thérèse tente de formuler ce qu'elle vit dans une ouverture de sa conscience à la prieure dans un domaine qui confine à l'indicible, indicible parce qu'il n'y a pas de mot, parce que dire certaines choses est interdit, et parce que la confiance se répandra au risque de perturber des âmes. Il est donc essentiel pour nous de prendre les expressions de Thérèse au pied de la

lettre, avec ses approximations successives. Sachant qu'elle va mourir prochainement, la moniale se trouve partagée entre des arguments intellectuels qui réfutent l'idée d'un lieu de vie après la mort et la passion amoureuse qui la soude à Dieu. Au terme de la lutte, l'épreuve ne cesse pas, mais ce qui l'emporte est la prière. Le paradoxe est que Thérèse se trouve au milieu des « impies » privés de la jouissance procurée par la foi en l'existence du Ciel et qu'en même temps elle poursuit impétueusement son dialogue avec le bien-aimé. Ce n'est pas une construction conceptuelle, mais la mise en acte d'une performativité de la prière. Tel est le paysage mystique auquel nous introduisons l'analyse textuelle des formulations retouchées par Thérèse de lettre en lettre, le rapprochement avec des textes qui en constituent les sources et la prise en compte des relations affectives entre la moniale et sa prieure.

- 10 En m'engageant dans la voie des études thérésiennes, j'avais mis en œuvre une démarche pluridisciplinaire que je qualifiais de « psychanalyse sociohistorique ». Mais C. Langlois renouvelle les questions ; avec lui, nous prenons des leçons d'histoire fort novatrices ; l'auteur chemine au plus près des conditions de production des manuscrits au travers d'une analyse textuelle à la loupe. Les gloses et présentations consacrées auparavant par l'usage institué cessent de constituer des obstacles épistémologiques. Une œuvre majeure se construit sous nos yeux dans le champ des études thérésiennes, et plus largement dans l'histoire de la spiritualité. Sur ce terrain, nous pouvons mesurer combien il nous reste à apprendre de l'auteur tant pour le métier d'historien proprement dit que pour toute approche de sciences humaines dont la pluridisciplinarité s'ancrera dans l'histoire.